

CHAPITRE VI

GAILLARD, LE PAPE ET L'EMPEREUR

§ 1^{er}. — Le pape vient sacrer Napoléon à Paris (novembre 1804). — Son passage à Nemours (25 novembre). — La Croix-de-Saint-Hérem. — Trois jours au palais de Fontainebleau (25, 26, 27 novembre). — Réception des corps constitués. — Discours de Gaillard (27 novembre). — Gaillard, Napoléon et le futur duc de Bassano. — Entrée de Pie VII à Paris (28 novembre).

Cédant enfin aux désirs répétés de Napoléon, désirs toujours exprimés avec autant de grâce que de respect, le pape quittait Rome, le 2 novembre 1804, pour venir sacrer l'Empereur à Paris. Ce long voyage fut pour le souverain Pontife une marche triomphale. En Italie, les populations, prostrées sur son passage, recevaient sa bénédiction avec les témoignages du plus grand attachement et de la plus profonde vénération. En France, des honneurs civils et militaires extraordinaires lui furent rendus dans toutes les villes qu'il traversait.

« Le 25 novembre, dès l'aube, Pie VII mettait le pied sur « le sol du département de Seine-et-Marne, et la petite ville « de Nemours lui faisait une réception solennelle et enthousiaste. A neuf heures précises du matin, la voiture pontificale, attelée de six chevaux, paraît à l'extrémité de la « route de Montargis, elle ne contenait que le pape (1).

(1) Cette voiture, présent du cardinal Fesch, oncle de Napoléon et son ambassadeur à Rome, présentait à l'intérieur la forme d'un large fauteuil, dont les accoudoirs, servant de boîtes, renfermaient la tabatière, le chapelet, le crucifix et le bréviaire du Saint-Père.

« Les cloches sonnent, les couleuvrines tonnent, les tambours de la garde nationale, formant la haie, battent; la foule, venue de tous les points du département, s'agénouille. La voiture s'arrête près d'un nouveau pont qu'on devait inaugurer par le passage du Saint-Père. Le maire, M. Giraud, accompagné du conseil municipal, du curé, du juge de paix, de plusieurs notabilités, s'avance, prononce quelques paroles, auxquelles le pape répond d'un air de bonté, puis le cortège se rend à l'église, en passant sous un arc de triomphe artistement décoré.

« Pie VII y entre sous un dais porté par quatre ecclésiastiques et, la messe ayant été dite à quatre heures du matin à Montargis, n'y fait qu'une courte station. Après quelques minutes de prière, le souverain Pontife, entouré des fonctionnaires, des prélats et officiers de sa maison, traverse à pied la place Saint-Jean en bénissant la foule et gagne la maison située presque en face de l'église, où son appartement avait été préparé. A son entrée dans la maison, tous les assistants crient : Vive Pie VII! Vive Napoléon!

« Bien qu'il ne soit que neuf heures et demie du matin, un repas est servi (1). Le pape mangea seul à une table isolée, c'était là une obligation d'étiquette qui ne souffrait pas d'exception. Il trempa ses lèvres dans un verre d'eau, resta deux minutes à table, se retira dans son appartement, en déclarant qu'il avait trouvé le déjeuner fort à son goût.

(1) Le menu de ce repas maigre, commandé à Paris et dû à l'imagination du conseiller municipal Queudanne, était ainsi composé : un turbot garni d'écrevisses, un cabillaud ou morue fraîche, un beccard (espèce de truite saumonée), trois soles frites, œufs frais, desserts assortis. On avait ajouté, car c'était dimanche, un pâté et un jambon. Quant aux vins, les convives avaient à leur disposition : douze bouteilles de vin ordinaire, douze de Bourgogne, six de Volney, cinq de Pomard, six de Nuits, deux de Malaga, quatre de Malvoisie et quatre flacons de vermouth.

« A dix heures et demie, après une réception où étaient admises toutes les personnes qui voulaient se présenter, Pie VII remonta dans sa voiture, suivie de vingt berlines dans lesquelles se trouvaient les cardinaux, les prélates, les officiers de sa maison, la domesticité, et reprit la route de Fontainebleau, au milieu des vivats universels, du son des tambours, de la détonation des couleuvrines. Le temps était sombre et brumeux, il tombait une pluie froide; au bout d'une demi-heure on traversa le village de Bourron et l'on s'engagea dans la forêt, où les belles futaies, dénudées de chaque côté de la route, formaient une magnifique avenue.

« Au carrefour de la Croix-de-Saint-Hérem, rencontre imprévue. Des chasseurs sont là avec une meute de cinquante chiens, l'un des chasseurs se détache du groupe, c'est l'Empereur! Il fait un signe en maître, la voiture papale s'arrête, la portière de gauche est ouverte par un piqueur. Napoléon se tenait à quelques pas, immobile sur son cheval. Le Saint-Père comprit qu'il lui fallait descendre, un moment il hésita à poser sur le sol boueux son pied chaussé d'une mule en soie blanche. Cependant, il fallut bien qu'il en vint là. Car tout ce cérémonial avait été arrêté en dehors de la cour pontificale, pour bien marquer la suprématie du nouveau César. Quand le pape fut à une distance convenable, Napoléon mit pied à terre, vint à son tour au-devant du vieillard et l'embrassa. À ce moment, la voiture impériale, stationnée tout près de là, fut avancée de quelques pas. Comme s'ils avaient à craindre l'inattention des conducteurs et les écarts des chevaux, le Saint-Père et l'Empereur se séparèrent, la voiture passa entre eux et s'arrêta. Instantanément les deux portières se trouvèrent ouvertes, l'Empereur s'élança vivement par celle de droite, tandis qu'un officier indiquait celle de

« gauche à Pie VII, qui n'y vit point de malice, et c'est ainsi
« qu'il occupa jusqu'à Fontainebleau la seconde place.

« Tout cet enfantillage, attribué, dit-on, à Savary, futur
« duc de Rovigo, avait été combiné d'avance, les pas même
« avaient été comptés, et si le Saint-Père ne remarqua rien
« de cette véritable comédie, il n'en fut pas de même des
« cardinaux et des prélats de sa suite, qui en saisirent
« parfaitement tous les détails et en ressentirent un vif
« déplaisir.

« A partir de ce moment, on ne les entendit plus pronon-
cer ces paroles : « Maï meglio ! » « De mieux en mieux ! »
« que, dans leur étonnement et leur ravissement, ils avaient
l'habitude de répéter à la fin de chaque journée du voyage,
« depuis leur entrée en France (1). »

A une heure de l'après-midi, le Saint-Père franchissait la grille de la grande cour d'honneur du palais de Fontainebleau, après vingt-deux jours de voyage. On le conduisit immédiatement à l'appartement des Reines mères, appartement qu'on lui destinait et qu'on avait eu grand peine à restaurer, car le château, resté inhabité depuis la chute de la monarchie, c'est-à-dire depuis plus de quinze ans, était dans un tel état de délabrement que les architectes avaient proposé à Napoléon de le démolir, pour le reconstruire complètement. Il y régnait un froid si vif, que pendant les trois jours que le pape passa à Fontainebleau, quatre hommes de service furent constamment occupés à scier et à monter du bois dans son appartement; durant ces trois jours, on en brûla pour son usage personnel près de quatre cents stères (2).

(1) Le récit de l'arrivée de Pie VII à Nemours et de sa rencontre avec Napoléon à la Croix-de-Saint-Hérem, emprunté à un article de M. Lenôtre, inséré dans le journal *la Lecture pour tous*, décembre 1904, pages 213 à 216, n'étant que la préface de la visite de Gaillard au palais de Fontainebleau, nous avons cru devoir reproduire ce récit dans ses termes mêmes.

(2) On voit encore aujourd'hui, au palais de Fontainebleau, les appartements